

24^e DIMANCHE ORDINAIRE C

Dimanche 11 septembre 2022

La liturgie de ce dimanche nous propose trois paraboles d'inégale longueur et, on peut ajouter, d'inégale notoriété. La dernière, la plus longue, est la plus connue : elle est lue en carême, elle est souvent choisie pour introduire au sacrement de réconciliation et fait ainsi l'objet d'abondants commentaires. Mais il ne faudrait pas qu'elle occulte les deux autres. C'est en effet dans celles-ci que Jésus donne la clef de l'ensemble. A partir d'une controverse avec les pharisiens, il va – en trois paraboles – éclairer la condition de l'homme et le mystère de Dieu. Il y a en effet deux niveaux de lecture. Le premier est obvie : c'est une confrontation entre des justes et des pécheurs. Dans chacune des paraboles on peut reconnaître les pharisiens, ceux qui restent fidèles à Dieu, et les publicains, ceux qui s'en éloignent et qui se perdent. Il y a un deuxième niveau de lecture, plus profond, qu'introduit le parallèle entre Jésus et Moïse suggéré par le choix de l'épisode du veau d'or comme première lecture. Moïse, en effet, nous est montré dans l'Exode comme le seul de son peuple à être resté fidèle à Dieu. En outre il est présenté comme intercesseur : bien loin d'accabler les siens dévoyés, il cherche à les sauver et obtient finalement pour eux miséricorde. C'est à ce niveau que se situe le drame mis en scène par Jésus dans ces trois paraboles. Jésus lui aussi est seul, car c'est toute l'humanité – Moïse compris, qui n'entrera pas en Terre promise – qui a basculé dans le péché.

Qu'est-ce donc que l'homme dans cette perspective ? C'est un pécheur, parce que c'est un idolâtre. Et pourquoi est-ce un idolâtre ? Parce que, paradoxalement, c'est un pusillanime doublé d'un orgueilleux. Confronté à l'Absolu, à l'Infini, à l'Eternel, l'homme est pris de vertige. Plutôt que de s'en remettre dans la confiance à ce qui le dépasse, il préfère se rabattre sur ce qui est à sa mesure, c'est-à-dire lui-même, mais lui-même amputé de sa vocation à ce qui le dépasse, c'est-à-dire en fait moins que lui-même. L'homme se forge donc un dieu à ce qu'il croit être sa mesure : quelque chose de limité. C'est-à-dire quelque chose qu'on peut maîtriser, qu'on peut se subordonner, qu'on peut utiliser. C'est là que se situe l'orgueil. Et c'est là que réside l'illusion : l'Exode le montre bien, ce dieu-là n'est qu'une bête. L'homme s'avilit en s'asservissant à ce que Dieu, dans la Genèse, lui avait donné à dominer : le monde matériel. « Ils ont échangé leur Gloire pour l'effigie d'un ruminant », ironise le Psaume 105.

C'est dans cette situation misérable que se situe l'homme. C'est ce que dévoilent progressivement ces trois paraboles rapportées par S. Luc.

L'homme est d'abord comparé à une brebis perdue. L'homme, c'est-à-dire tout homme, et pas seulement celui qu'on désigne extérieurement comme pécheur, le publicain. Origène, au 3^e siècle, l'avait bien senti, lui qui voyait dans les 99 brebis restées fidèles ceux d'entre les esprits créés qui n'avaient pas péché, c'est-à-dire les anges. La brebis perdue, c'est donc l'humanité tout entière qui, en se soustrayant à la protection du berger, recherche une illusoire liberté. Liberté qui ne peut tourner qu'à sa confusion : loin de la houlette du berger, elle ne peut s'engager que dans des impasses, sur des chemins qui ne mènent nulle part.

L'homme est encore comparé à une pièce de monnaie perdue dans une maison. A cette époque l'argent était porté sur soi et le sol des maisons constitué de terre battue. Une pièce qui glisse de la bourse tombe alors dans la poussière et y disparaît. Tel est le sort de l'homme lorsqu'il se retranche du sein de Dieu : il retourne à la poussière, il tombe sous l'emprise de la mort.

L'homme est enfin comparé à un fils qui s'approprie sa part d'héritage. En refusant la communion offerte par son père, il ne tarde pas à s'appauvrir et à connaître la solitude de la misère. Ayant refusé par une prétention d'autonomie mal placée de servir celui qui l'aime, le père, il est désormais contraint de servir un maître impitoyable, ce païen qui symbolise le démon et qui l'oblige à soigner des porcs, c'est-à-dire à se détourner de la Loi.

Au lieu de provoquer la réprobation de Dieu, la misère de l'homme attire sa miséricorde.

C'est ce que révèle Jésus dans ces trois paraboles.

Dieu est d'abord comparé à un berger qui ne peut se résoudre à ce qu'une seule de ses brebis se perde. Il faudrait se reporter à ce qui nous est dit de Jésus Bon Pasteur, lui qui connaît chacune de ses brebis par son nom et qui donne sa vie pour elles. Car ce berger ne reste pas inactif : il quitte les verts pâturages où il menait son troupeau pour rechercher jusque dans les ravins les plus profonds la brebis perdue pour la ramener. C'est Jésus en son mouvement d'Incarnation. On l'imagine en proie à l'inquiétude, se hâtant hors des chemins, frappé par les branches, déchiré par les épines, trébuchant sur les racines. C'est Jésus en sa Passion.

Dieu est encore comparé à cette femme qui se fatigue à retrouver la pièce perdue, cette pièce qui a de la valeur. Oui, l'homme a de la valeur pour Dieu : la monnaie ne porte-t-elle pas l'effigie du Roi ? N'est-elle pas en un certain sens quelque chose de lui-même ? Dieu ne peut se résoudre à ce que celui qu'il a créé à son image se perde dans la poussière de la mort. L'homme a de la valeur aux yeux de Dieu parce qu'il porte sa ressemblance. C'est tout autant pour l'homme que pour sa gloire et son honneur que Dieu recherche l'homme avec ardeur.

Dieu est enfin comparé à un père meurtri dans son amour et dont la seule arme est le souvenir de ses bontés dans la mémoire de celui qu'il ne cesse d'aimer. Dieu nous est présenté comme un père dont l'homme ne reconnaît pas la paternité. Pas plus le cadet que l'aîné ne parviennent à se comprendre comme fils : ils ne voient en leur père qu'un maître à servir ; dans ses biens non les leurs mais des miettes arrachées à la possession d'un tyran. Ni l'un ni l'autre ne croient à l'amour, à l'amour qui va jusqu'au pardon.

Jésus dévoile ainsi dans ces trois paraboles l'identité profonde de Dieu : Dieu est Amour. Et parce que l'homme est devenu pécheur, Dieu s'est fait Miséricorde. Plus encore que le berger à la recherche de sa brebis ou le propriétaire en quête de son bien, il est le père qui mendie l'amour de ses enfants. La figure de Dieu qu'esquise Jésus est pathétique : elle a des entrailles. Dieu souffre non seulement quand nous nous perdons, mais aussi quand nous le délaissons pour des idoles. Dieu n'a pas seulement voulu que nous ayons besoin de lui, il a aussi voulu avoir besoin de nous. Il s'est lié à l'humanité comme un époux se lie pour toujours à son épouse. Il pourrait reprendre les paroles de l'Épouse du Cantique des cantiques : « Filles de Jérusalem, avez-vous vu celui que mon cœur aime ? » Oui, où es-tu Adam, où te caches-tu loin de ma face ? Ne sais-tu pas que ta pauvreté, ton péché, ta misère ne font qu'attirer ma miséricorde, que mon amour pour toi est un amour éternel, plus haut que les montagnes, plus impétueux que les fleuves, plus profond que les océans. Offre ta pauvreté, aime-moi tel que tu es, englué dans tes multiples contradictions. Fais-moi confiance : moi, Dieu, je suis la sainteté qui te sanctifie, je suis l'amour dont tu m'aimes. Ouvre-moi les portes de ton cœur : un seul mouvement de toi et je suis avec toi et en toi : ma joie sera ta joie, ma force ta force, mon bonheur ton bonheur. A une mystique Jésus disait : « Fais-toi capacité, je me ferai plénitude ». Laissons-nous envahir de sa présence. Alors, comme le confesse S. Paul, nous serons témoins de la générosité de Dieu.